

Halabja, Kurdistan irakien

Le 16 mars 1988 est un jour de vent fou. Des gens crient et tentent de fuir la ville. Un inconnu court. Il serre fort son bébé. La petite tête enturbannée ricoche à chaque foulée. L'homme la plaque contre lui avec sa paume, son avant-bras, comme il peut. Un nuage invisible embrasse la ville. Odeur de pomme ou d'ail jeune. Le bébé pleure. Les yeux brûlent. Là, un mur. Le père sent son corps le lâcher, des couteaux naissent dans sa gorge. Vite, il s'allonge et cale son enfant sous sa poitrine. Il se courbe. Relève sa jambe droite pour ne pas trop appuyer sur la petite tête. Peut-être le nuage invisible sera-t-il ainsi freiné. Le bébé porte un vêtement avec des motifs rouges. On dirait des petites fraises ou des fleurs. Le père se met à trembler, à vomir, il enlace son enfant en tâchant de ne pas lui faire mal. Mais le bébé ne pleure déjà plus, et le père s'éteint dans la seconde qui suit. Les turbans n'arrêtent pas les vapeurs.

2003

« Une passion triste du siècle débutant »

1

Ils crachent de tout là-haut et visent la foule. Ils éclatent de rire quand ils touchent une tête. La grande roue est si lente qu'il est presque impossible de manquer une cible. Sauf pour le petit Marwan. Alors quand il se loupe, Adnan donne des gages. *Saute et fais trembler la cabine. Pisso par-dessus. Crie de toutes tes forces pour que Bagdad ne sache plus où se mettre.* Avec un sourire béat, le petit Marwan s'exécute.

Pour un crachat efficace, il s'agit d'abord de faire venir la salive en suçotant les tubes froids de cette structure en fer, jaune et blanche, au goût de sang. Pour le geste, il faut planter ses pieds dans le sol, se pencher en arrière et d'un coup tirer fort sur ses bras en tenant la rambarde. L'élan donne une trajectoire franche à cette bave d'enfant. Les longs cheveux sombres de Marwan accompagnent le balancier et Adnan se moque de cette

15

crinière trop lâche. *Laisse-moi faire, t'es nul.* Il pouffe. Marwan pouffe à sa suite. Et chacun à leur tour ils mollardent dans le vide, les yeux rieurs jetés dans le ciel noir.

Là-haut, ils se disent libres et deviennent les *boys*. Pour faire Amérique, pour narguer la famille, rire avant tout. *Boys* est le premier mot qu'ils ont appris en langue du mal. Mais à cette altitude, le mal n'est plus à prendre au sérieux. Située en bordure du parc Al-Zawraa, cette grande roue pâle est devenue leur asile. Un coin du monde où les adultes pesants ne montent pas.

Ce soir-là, une brise légère câline les joues lisses des deux cousins. Elle sèche les trois gouttes de sueur qui tentent de s'extraire de leurs fronts excités. Il fait tiède même là-haut. Même en hiver. Février n'est pas franc dans cette région du monde. Les odeurs de marrons crépitants grimpent dans les airs et parviennent à leurs narines. Elles se mêlent à leur parfum chypré dont le flacon est vidé chaque matin dans la nuque, derrière l'oreille, sur les tee-shirts. Les lumières blanches et rouges dansent dans tout le parc. Quelques lampions précaires volent une ou deux minutes au-dessus d'eux. Un peu plus loin, les *boys* aperçoivent les lions revenus à leur demeure – le zoo doit rouvrir après des mois de fermeture. Marwan se tait brusquement aux rugissements de ces animaux d'or. Ils l'impressionnent. Deux ans plus tôt, ils avaient été l'une des raisons qui avaient présidé au choix de ce manège. Ça, et la hauteur. Mais

Marwan est encore un enfant ignorant la marche du monde : la réouverture ne durera pas car la fureur des hommes aura bientôt raison des sept cents tigres, lions, ours et loups. Le petit Marwan a l'esprit seulement mêlé à l'odeur sucrée des marrons mis au feu, à cette fête à l'œuvre là en bas, à leurs mollards crapuleux.

Adnan claque des doigts devant les yeux rêveurs de son cousin. *Range-moi cette tête d'idiot.* Au pied de la roue, trois adolescents qui font la queue ont senti leurs cheveux frôlés par des projectiles gluants. Adnan a continué de cracher. Les adolescents lèvent la tête, les yeux gros, et jurent dans le vide : *Tozz feek, tozz feek !* Mais là-haut dans la nuit, les *boys* se sont déjà recroquevillés dans leur cabine branlante en étouffant leurs rires. Soustraits au monde visible, ils se sentent joyeusement intouchables.

Après une ou deux minutes, Adnan scrute le pied de la roue et s'assure que personne ne les a remarqués. Puis il se lève, baisse son pantalon et se met à uriner dans le vide. Il ricane par à-coups. Pour lui qui ne perd jamais, les gages sont la seule partie des jeux d'enfants qui vaille la peine.

- Pour la vie, cousin ? fait Marwan d'une voix douce.
- *Inch'Allah*, répond l'autre, braguette ouverte.

Il y a deux ans, Marwan a tiré si fort sur ses bras de gringalet qu'il a entamé une bascule autour de la rambarde. Un soleil retenu par le corps lourd d'Adnan qui

s'est jeté à ses fesses. Ce réflexe a marqué le début de leur intimité commune. Des larmes de reconnaissance l'ont attrapé par surprise. Alors qu'ils surplombaient Bagdad, les deux garçons se sont promis fidélité dans une incantation parrainée par *Allah*. Une poignée de main violente, qui écrabouille les doigts comme font les grands, est venue conclure ce contrat. Marwan a eu mal, mais il était heureux. En quittant les yeux d'Adnan, il s'est figuré le destin de son nouveau frère comme indissociable du sien. Depuis ce jour, il a aimé Adnan comme un grand frère, et non plus seulement comme un lointain cousin. Désormais, chaque fois qu'ils remontent à bord de cette grande roue, les deux *boys* renouvellement leurs vœux *pour la vie* avec cette petite gêne qui vient quand on n'est plus un enfant. Il faut donc surjouer pour que ça passe. Marwan imite son cousin avec des accolades exagérées, des voix d'homme et des fronts bas. Comme pour rire, en somme, en sachant l'un et l'autre qu'ici le rire a valeur de pacte.

Adnan remonte son pantalon en vitesse. Il a les cheveux ras, le corps épais et le visage un peu renflé. Marwan se met à rire fort de ce pipi. D'un rire strident, féminin presque, qui contraste avec son tempérament calme. Constatant la gêne dans le regard d'Adnan, il finit par l'étouffer. Chez Marwan, les joies comme les peines sont surprenantes, trop peu dans le ton, et l'on se moque parfois de ce rire exagéré ou de ces yeux

excités sans raison. Il faut paraître détaché devant les gens de la trempe d'Adnan. Il faut montrer que toi aussi, tu en as vu d'autres. Que dirait la famille, sinon ? Le grand-père ? Les hommes du parti ? Même là-haut, il ne faut pas faire fille.

La descente s'amorce et le silence se fait. Marwan admire sa ville. Il a des yeux ravis et deux petites fossettes aux joues. Veillée par le Tigre sale, que la lune fait briller, Bagdad est remplie de lumières et de cris de joie, de coups de klaxon et d'engueulades. Bagdad est une ville chaude qui grouille, qui dévore, qui n'a pas encore peur. Elle a la carrure d'un ogre. Elle est la vitrine d'un pays qui clame être à l'origine des hommes. Le sourire de Marwan n'est pas seulement causé par sa ville. Le garçon sourit pour ces instants volés aux impératifs d'une famille rare. Une famille dont la qualité du sang vous oblige sans répit.

La roue vient d'achever son deuxième tour. Les *boys*, restés sur leurs gardes, quittent la cabine pour rejoindre leurs proches dans la foule. Au loin, les lions grognent toujours.

Attablées à quelques mètres de là, une vingtaine de personnes écoutent la parole d'un homme aux épaules importantes. Il porte un trench façon Soviet, une moustache chevron taillée fraîchement et ses cheveux noirs sont brossés en arrière. De nombreux poils sortent de ses narines. Il est assis au centre de la table. Une chaise en

cuir couleur cognac a été apportée pour l'occasion. Les vieux lampadaires du parc et les lumières des manèges éclairent les visages de manière intermittente. Celui de l'homme paraît grave : une main sur sa tempe et un regard franc. Sa voix est rauque et lente. Des barrières de chantier ont été disposées par des agents en vert kaki et béret noir. L'aigle de Saladin, du nom de ce sultan qui unifia un temps le monde arabe, est agrafé fièrement sur ces casquettes. Par moments, un ou deux badauds s'approchent du groupe pour apercevoir cet homme dont le statut semble glorieux. Alors, d'un pas calme, l'un des agents se désolidarise des barrières pour aller souffler sa fumée de tabac à la tête du badaud et lui indiquer, d'un coup de menton, la direction à prendre. Cette sécession d'avec la foule paraît plaire à l'homme. D'un côté, de braves gens précipités, jouant des coudes dans la queue du grand huit ; de l'autre, ce personnage irréfutable, ce patron viril du Jihaz al-Mukhabarat al-Iraqi, les renseignements, convaincu de protéger un peuple en train de s'exciter, sourire aux lèvres, et de répéter *gloire à Dieu*.

Avec son lourd accent de Tikrit, il répète à son audience qu'ils ne sont pas des chiens. *Vous n'êtes pas de cette race al-hamdoullah. Eux ont choisi la voie du sang, pas nous. Ils sont les chiens. Alors écoutez-moi : si Allah al-'Aziz, dans sa grande sagesse et pour des raisons qui nous dépassent, décide de vous mettre à l'épreuve, alors Allah al-'Aziz, la nation et l'Histoire s'attendront à ce que tout ce qui constitue votre être soit dirigé vers*

la défense de la patrie, de nos martyrs et des principes de l'humanité. Nous sommes les gardiens de cette terre d'Allah et personne, que ce soit clair, personne ne nous détournera de ce devoir.

Un petit homme à sa droite se lève. Il tremble en regardant ses bottes :

Mon frère, bismillah nous sommes avec toi.

Le petit homme, Hisham, se rassoit et se frotte le front pour éponger une poussée de sueur. Son frère, l'homme aux épaules importantes, reste sans rien dire un instant. L'assemblée est pendue à ce silence. Puis, se tournant vers le petit homme avec nonchalance :

Tu n'es pas un chien. Sers ton peuple comme les hommes font. Servez l'Irak tous autant que vous êtes. Inch'Allah, nous vaincrons cette saleté la tête haute. L'Amérique se cassera les dents sur nous.

La voix d'un seigneur doit être lente. Consciente de chaque mot. La sienne l'est. La lourdeur de ses mains témoigne aussi d'une force sourde. Il a l'œil fixe d'un homme rassasié, un homme dont le *je* prend une place formidable. Tout est puissance en lui, jusqu'à ses poils de doigts. Il est Ali pour les plus proches, *mon général* pour le reste du monde. Les regards alentour, faits de silences et d'attente, traduisent le respect qu'ils ont pour cette insondable vigueur, assise là dans du cuir de souverain. Un respect fait de crainte. Malgré l'impasse dans laquelle son pays fonce tête baissée, sa force lui

semble imprenable. Et son souffle et ses gestes sont ralents comme ceux d'un sage.

Cette gravité ne l'empêche pas de jeter par moments des regards vers la foule. En toisant cette masse d'humains joyeux, Ali aperçoit les deux cousins courir à bride abattue vers le groupe. Ils bousculent les passants comme des quilles. Ali cesse aussitôt ses annonces, se lève et part à leur rencontre au niveau des barrières. Adnan et Marwan sont poursuivis par trois garçons plus âgés aux yeux rageurs. Les gardes leur fraient un chemin jusqu'au groupe. À cette vue, les trois adolescents comprennent et s'arrêtent net, frappés par le prestige de leurs proies. Ils crachent alors par terre la charge qu'ils avaient réservée aux *boys*.

Ali pose une main lourde sur la barrière. Il lève le menton qu'il a double et paternel. Un fin sourire trahit sa fierté de voir sa descendance s'affranchir de la foule. Il exprime quelque part son espoir. Du coin de l'œil, il jauge les vingt personnes derrière qui se taisent en son absence, appliquées à scruter la scène.

Finalement, Ali Hassan al-Majid ouvre grand les bras pour accueillir son petit-fils. Marwan se laisse faire. Une odeur forte d'eau de Cologne et de tabac l'enveloppe également. Le jeune garçon sent tout de suite une gêne mêlée à un sentiment de grand privilège. Cet homme puissant l'enlace, lui. Ce seigneur d'Irak lui donne pendant quelques secondes l'exclusivité de son attention.

Contre lui, Marwan a le poids d'un homme qui en vaut mille, par sa gloire et ses secrets. *Mon grand-père est un morceau d'Irak*, pense-t-il.

Ce moment est aussi l'occasion pour Marwan de se sentir jalouxé par ce lointain cousin que lui-même admire. Leurs grands-pères sont frères. Adnan n'a pas eu le bon. Petit-fils de Hisham, il a toujours eu des muscles et du gras, des yeux farceurs et une voix qui porte des idées folles. Au contraire de Marwan, l'enfant docile plus jeune d'un an. À douze ans, Adnan a donc dans son ventre la trempe du grand Ali. Mais il vit déjà en regrettant que son grand-père à lui n'ait pas connu la trajectoire du général. Hisham n'est qu'un cadre moyen du parti Baas, et cela change tout.

L'étreinte ne dure pas et Marwan craint un geste imposteur. Malgré son jeune âge, il a conscience qu'une préoccupation grandissante trouble le cœur de son grand-père. Son absence de mot, son bras qui ne s'attarde plus, ce rassemblement nocturne, rendu cocassement absurde à côté du stand de glaces. Et surtout le nombre, anormalement grand, d'agents kaki autour du chef.

En ce mois de février 2003, la nuit tombe tôt sur Bagdad. Une ambiance grave domine la ville minérale depuis quelque temps. Certaines familles des quartiers bourgeois de Karrada ou d'al-Mansour sont parties s'installer dans le nord du pays. Le pas de ceux qui

restent se fait plus pressé. Sur la grande avenue Karrada Kharidge, certaines échoppes ont fermé. L'odeur acré des pots d'échappement vient plus tard le matin. Mais dans les quartiers plus populaires du nord-est de la ville, rien ne semble altérer le cours des choses. À Madinat al-Saddam, les étals biscornus débordent de pois chiches, de concombres ou de dattes. La danse des charrettes remplies de pastèques ne cesse que tard le soir. Les carpes de l'Euphrate sont grillées sur les trottoirs, elles seront cuisinées pour le *masgouf* du dîner.

Pourtant, les « Forces du Mal », ainsi que Saddam Hussein nomme les États-Unis, ont accéléré leur propagande en multipliant les menaces d'invasion et les dénonciations à l'encontre du régime. Cette entreprise est née dans l'après-midi du 11 septembre 2001. Le secrétaire à la Défense américain Donald Rumsfeld, muni de ses lunettes rondes et de ses rêves de gloire, a fait établir une note qui suggérait de trouver d'autres coupables et de ne pas se limiter à *l'évidence Ben Laden*. Il a écrit une sentence claire : *go massive*. Le lendemain, Bush a ordonné de trouver un lien entre le raïs irakien et les tours jumelles. *Quel qu'il soit*, a-t-il insisté. L'engrenage était lancé.

Les semaines ont passé et les polémiques autour du programme d'armes de destruction massive n'ont pas cessé. Bagdad, harassée par des années de blocus, semble maintenant se figurer l'imminence de l'orage. L'armée irakienne renforce ses positions dans le Sud à mesure

que l'armée américaine s'installe au Koweït, en Jordanie, en Turquie. Le Sud, c'est le trésor de l'Irak. L'une des plus grandes réserves de pétrole au monde se situe près de la ville de Bassora. Le Sud, c'est le fief du grand Ali. Plus les mensonges s'accumulent du côté américain, plus les refus de coopérer avec les inspecteurs de l'ONU se répètent. Cet effet de miroir prend des allures de jeu macabre. La puissance mécanisée, grinçante, de portes claquées, de tôles soudées à la hâte et recouvertes d'un motif camouflage, tout cet ensemble s'extirpera bientôt des hangars pour venir soulever le sable irakien. Rien ne pourra plus contrecarrer les plans de l'administration la plus puissante du monde. Mais Marwan ne voit rien de tout ça car il joue et aime rire, suivre son cousin partout, se laisser porter par lui comme par d'autres, par cette famille importante. Une enfance de prince comme la sienne lui a donné un air candide. Un fin sourire de tous les jours. Un regard qui ne regrette aucun passé et n'attend rien des lendemains. Le garçon vit au présent, dans l'ombre conservatrice des seigneurs du pays.

Dans ce jeu macabre, la fin de l'année 2002 est un tournant. Des hypothèses obsolètes du Pentagone, comme celles supposant l'existence de laboratoires d'armes biologiques itinérants, sont devenues des arguments à part entière. Les Forces du Mal ont même pris soin de détourner les conclusions d'un rapport de la CIA sur les armes de destruction massive. Et dans les couloirs de Washington, on a le front haut et le pas

franc. Le 7 octobre 2002, la bouche en cul-de-poule, le boss annonce détenir les preuves irréfutables d'un tel programme. Le rapport indique pourtant que les Irakiens n'ont pas les moyens de fabriquer des armes nucléaires. Et pour les armes chimiques, pas de programme, seulement quelques restes de gaz sarin en stock, à peine cachés. De son côté, le régime baasiste persévère dans son attitude cavalière. Les seigneurs d'Irak parlent fort et leurs bottines reluisent. Ils n'ont pas les moyens, certes, mais ils ont l'envie, l'orgueil, la rage – une croyance intacte en leur futur glorieux. Alors, en décembre 2002, l'opération *Liberté irakienne* est prête. Bush donnera son feu vert trois mois plus tard.

Voilà pourquoi, en février 2003, le parc Al-Zawraa incarne sans le dire un bout de résistance. À trois semaines de l'invasion américaine, il jette dans le ciel des lumières blanches et bleues et des cris de joie, d'enfants qui courrent, d'enfants qui jurent aussi, en se touchant les cheveux salis par d'autres. Le parc est situé au cœur de la ville et borde ce qui deviendra bientôt la « zone verte ». Il est devenu un halo de couleur dans ce Bagdad grisâtre et minéral. C'est un lieu d'abandon éphémère, mais manifeste, aux effluves de caramel et de transpiration. Il lutte contre l'enténèbrement à venir puisque les rires y sont vrais. Le grand huit fait monter le pouls, ses grincements titillent les oreilles et rappellent des

souvenirs, le sucre des glaces touche les enfants au palais et les adultes au cœur.

Le grand-père de Marwan a donc décidé de s'attarder quelques jours à Bagdad pour informer sa famille de la santé politique du régime. En tant que membre du Conseil du commandement révolutionnaire et patron du renseignement, ses responsabilités croissent à mesure que les menaces d'une attaque extérieure s'accumulent. Ce soir-là, il prend soin d'embrasser le front des vingt personnes présentes. Sans un bruit, les bras longeant son trench, il s'approche des membres de sa famille un par un pour leur murmurer un mélange d'injonctions et de prières. C'est un soir d'au revoir. Marwan, toujours debout près des barrières, regarde la scène en se rongeant les ongles. Un filet de bave a séché sur sa joue. Ses grands yeux noirs se tournent vers Adnan l'air de dire *explique-moi*. Mais son cousin a perdu son air malicieux. Encore essoufflés par la course, les deux garçons décident de s'asseoir contre les barrières en attendant de comprendre. Cette scène dissidente avec la fumée des manèges et les odeurs de fritures. Ali finit par embrasser son frère Hisham en bout de table. Ils échangent quelques mots, les mains sur les épaules, et Marwan croit soudain comprendre où s'opère l'au revoir. La famille de Hisham restera à Bagdad ; celle d'Ali ira à Bassora, à cinq cents kilomètres au sud. Les parents d'Adnan, comme ceux de Marwan, n'auront d'autre choix que de suivre les directives de leurs patriarches.

Marwan sait que les deux grands-pères décident du sort de leurs proches respectifs. C'est ce que le régime offre aux hommes qui le servent : un pouvoir supérieur autant qu'une halte sur le chemin de la vieillesse. Les seigneurs d'Irak restent seigneurs tant qu'ils sont en grâce auprès des chefs. Ali est un chef, en grâce auprès de Saddam Hussein. Hisham est un simple cadre du parti Baas, en grâce auprès de son frère.

Ali recule de quelques pas pour toiser à nouveau le groupe. Il souffle trois mots à l'un de ses agents qui fait un signe de la main à ses collègues. L'escouade d'Ali quitte les alentours et se rapproche du chef pour préparer sa sortie. Certains s'enlacent, les quelques femmes à la suite des hommes. Des sourires épars persistent malgré les circonstances. Petit à petit, deux groupes se forment. L'un se rapproche d'Ali près de l'échappée, et l'autre demeure autour de la table, toujours au dos du stand de glaces. Les parents de Marwan, des êtres sombres et corsetés, se dirigent vers les deux jeunes toujours assis. *Dis au revoir.* Un frisson exagéré fait trembler les longs cheveux noirs de Marwan. Yalla, *le fais pas attendre.* Mais le garçon reste assis, la tête dans les épaules. Alors Adnan se lève et redresse son cousin en lui tirant les deux bras. Ils s'embrassent finalement sans rien dire puis s'écartent. Sans réfléchir, et sans savoir s'il le reverra un jour, Marwan se retourne puis enlace son grand cousin sur la pointe des pieds. C'est maladroit et tendre. Adnan, un peu surpris, retrouve

son sourire de farceur et fait un dernier clin d'œil à son presque frère. Celui qui dit *pour la vie*.

2

De l'autre côté du monde, sur les marches désertes de la Croisette, une petite fille de dix ans s'apprête à immortaliser l'étreinte de ses parents. Pas de rouge à fouler, mais un ciel de traîne qui rend une lumière flamboyante sur Éric et Nathalie, sourire aux lèvres, pieds dans une flaute. La petite fille a trouvé son cadre. Sous son bonnet, deux petits yeux noirs s'échappent suffisamment pour y voir un clin d'œil hyperbolique. Son Kodak contre l'arcade, Elsa vise le milieu des deux corps puis au déclencheur déclare : *Je vous enferme dedans pour la vie*. Ses parents se serrent plus fort, elle s'appuie sur lui et lui l'entoure de son long manteau beige, à la manière d'un chef de famille accompli.

Elsa répète la prise cinq fois. Elle s'agenouille, tant pis pour l'eau, change d'angle, joue avec le soleil et accable ses parents d'ordres francs. La boule d'énergie est déjà là, discernable dans ces gestes vifs, dans ces ongles crasseux, dans ce regard déchaîné dont on a peine à imaginer endormi. Elsa est inventive et précocement ferme. Son petit corps blanc contraste avec ses grands cheveux bouclés, blonds comme des blés, qui tiennent debout sans que personne ne sache vraiment comment.